

## La quête du sacré ou l'expérience de la foi dans une salle du Cinéma Odéon de Chicoutimi à la fin des années 1980

Philippe David Gagné

---

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94207ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gagné, P. D. (2020). La quête du sacré ou l'expérience de la foi dans une salle du Cinéma Odéon de Chicoutimi à la fin des années 1980. *24 images*, (195), 80–83.

# La quête du sacré

ou l'expérience de la foi dans une salle  
du Cinéma Odéon de Chicoutimi  
à la fin des années 1980

par PHILIPPE DAVID GAGNÉ, cinéaste



↑ La grenouille et la baleine de Jean-Claude Lord (1988)



## **Je suis incapable de ne pas m'acheter de popcorn lorsque je vais au cinéma : c'est physiquement impossible.**

Je peux avoir soupé juste avant (même si souvent je mange léger, en prévision), je me dirige irrémédiablement vers le comptoir dès mon billet acheté, pour mon popcorn et ma « liqueur ». C'est mon rituel, c'est mon pain et mon vin, c'est mon eucharistie. La salle de cinéma est ainsi, par extension, mon église.

081

CECI EST UN REGARD SUR  
LA GENÈSE.

J'ai probablement lu quelque part que la relation avec Dieu est quelque chose de personnel et d'unique, selon le point de vue de chacun. Je vois ma relation au cinéma de la même façon : on a beau être dans une salle comble, la relation qui s'installe entre le film et soi est singulière, influencée par tous les films précédents, par tout ce qui est venu avant. En ce sens, on se rapproche plus de l'hindouisme que du dogme catholique, car chaque nouveau film devient une divinité différente. Ici, la foi n'est donc pas aveugle, elle s'est construite, lentement, film après film, brique par brique. Et la première pierre de mon lieu de culte fut *La grenouille et la baleine*.

« [...] est née dans l'eau. »

La mère de Fanny Lauzier à Marina Orsini qui capote.



1988. CJAB, le radio Énergie de l'époque au Saguenay, faisait tirer des billets de cinéma et j'avais, du haut de mes 6 ans, réussi à avoir la ligne à force d'appeler. J'avais évidemment paniqué dès que la voix de l'animateur s'était fait entendre et j'avais rapidement tendu l'appareil à mon frère, Christophe. Et ainsi, on a pu avoir nos billets pour voir Fanny et Marina au Cinéma Odéon de la Place du Royaume, le lieu le plus marquant de toute ma jeunesse. Je me souviens encore du guichet, petit et mystérieux, qui gardait l'entrée. Le comptoir de bouffe, lumineux, une oasis. Puis la salle, les lumières pointillées au sol. La confidentialité du lieu, des gens qui attendent dans la pénombre, dans la révérence. Puis sur l'écran, la chevelure de feu de Fanny, sa mort, presque, puis sa résurrection. J'y ai eu mon baptême, ma première communion et la confirmation d'un amour inépuisable. Pas de vœu de pauvreté, tout en même temps, un sacrilège. Non, une révélation.

Car ma vie de banlieue en région manquait résolument de sacré, justement. C'est donc le cinéma qui vint remplir ce vide. Car je n'ai jamais eu la foi, jamais eu d'intérêt pour la religion. Mes rares contacts avec l'église me laissaient chaque fois une impression de ridicule, de mise en scène dépourvue d'intérêt. Une mascarade, l'opposé du sacré, quoi. Et c'est dans cette salle de cinéma que j'entrevis une mise en scène noble, opposée à celle de la religion qui me rebutait. À l'intérieur, j'y oubliais ma solitude ; pas besoin d'ami quand on a un film. Le cinéma devint mon lieu de culte, ma consécration, ma confesse. Un lieu saint, étrange ; bref, mon endroit préféré au monde.

Peu de temps après cette première expérience, un crime sordide avait secoué la région : Virginie Pelletier, une jeune fille de 17 ans, avait été assassinée et on l'avait retrouvée démembrée. Son meurtrier, le concierge du cinéma, s'était débarrassé du corps dans des sacs, dénichés dans les poubelles de mon cher Cinéma Odéon. Un choc pour toute la région. Un choc pour moi ; ma paisible région n'avait jamais vécu ce genre d'histoires qu'on retrouve habituellement au cinéma. Un sacrilège aussi, pour ce lieu pur, magique, qui me faisait oublier la platitude du quotidien. Lieu où je pouvais m'affranchir du monde. Mes expériences subséquentes au Cinéma Odéon ne pouvaient qu'être désormais marquées par la peur. Même si j'adorais le cinéma, être si près de la scène du crime rendait profondément amère l'expérience si douce qu'était ce rituel pour moi. La frontière

entre la fiction et la réalité était dorénavant floue et cette salle s'est alors transformée en un lieu consacré, un endroit où la vie et la mort se rencontrent, où les plus belles émotions côtoient les plus laides : une métaphore extrêmement probante de ce qu'est la vie, finalement. Et ainsi, le statut particulier de cette salle fut confirmé dans mon cœur et dans ma tête. Toute la richesse du lieu s'est ainsi révélée : ce rapport à l'écran, ce point de fuite où toutes les lignes convergent. L'euphorie d'être seul dans une salle de cinéma, d'avoir un rapport conversationnel avec le film. Et le sentiment de liesse lorsqu'on est dans une salle pleine, la vibration collective de l'expérience, de l'idée de partager un moment. Mais cette expérience n'est jamais une division. C'est à l'inverse une multiplication particulière, où chaque « produit » est unique, chacune des lignes a sa personnalité propre. L'ironie est que le cinéma est un art collectif qui se savoure collectivement seul.

Aller au cinéma me manque. La salle me manque. Le moment où les lumières se tamisent me manque. Les *previews* me manquent. Les nausées de trop de popcorn me manquent. Et de consommer le cinéma sur mon ordinateur, sur ma télévision, en segmentant mes visionnements, me rend nostalgique du temps où écouter un film était une expérience sacrée, fixée dans un temps hors de mon contrôle, libre, et surtout, dans ce temple dédié uniquement aux images et aux sons. Aujourd'hui, de mon divan, je regarde notre situation de confinement avec une douce ironie, et je me dis que les misanthropes de ce monde sont finalement heureux, reclus. Ainsi, je reflète, je retourne au départ, je me questionne sur comment mon premier cinéma m'a influencé. Je me demande pourquoi je préfère être dans une salle vide plutôt qu'une salle pleine. Est-ce le cinéma qui m'a rendu misanthrope ou ma misanthropie qui rend mon lien au cinéma si solitaire ?

La poule ou l'œuf ?

La grenouille ou la baleine ?

Je ne cherche plus. Je n'y pense plus.

Trop de choses à *streamer*.

Et, de toute façon, seule Fanny Lauzier doit avoir la réponse.